

freux dénoûment de ce double drame. Je finis par songer que puisqu'il fallait qu'un de nous deux mourût, il valait mieux que ce fût le coupable que moi.

Je priai le caporal de ne rien dire à mon vieux père de l'événement au dénoûment duquel je l'avais associé. Il fut convaincu que la plus grande circonspection répondrait au retentissement qu'aurait inmanquablement dans la ville la mort de M. du Pray, et que nous n'en viendrions à avouer et à expliquer les faits, que dans le cas où notre part dans la catastrophe étant connue, toute négation entraînerait le soupçon d'un crime dans une affaire où tout s'était régulièrement passé. Raffermi dans mon rôle, je rentrai au logis.

Ce ne fut que le lendemain, et assez tard même, que le corps de M. du Pray fut trouvé sur la petite plate-forme qui avait servi de champ à notre duel. Je vis passer sous ma fenêtre le sinistre cortège qui rapportait le cadavre à son logis. Des pêcheurs l'avaient trouvé dans la position où il était tombé, et le pistolet à la main, serré dans une contraction nerveuse. On ne parla que d'un suicide, d'autant plus aisé à concevoir, que le bruit courait en ville depuis le matin que madame du Pray était folle !

En effet, lorsque sa femme de chambre l'avait relevée du parquet où elle était tombée évanoui, à la vue du terrible couteau, l'épouse criminelle n'avait repris l'usage de ses sens que pour témoigner de la perte de sa raison.

La femme folle !

Le mari tué !

Le baron de Chausey était vengé !

JULES LECONTE.

## LA ROBE ET L'ÉPÉE.

### I.

#### LES DEUX VOYAGEURS.

Il y a environ cinq à six ans, vers le commencement du mois de septembre, l'une de ces diligences qui desservent les environs de Paris dans un rayon de 15 à 20 lieues, et qu'on nomme les Messageries Touchard, entra au grand trot de cinq forts chevaux dans l'une des petites villes de la Brie, dont la situation est la plus agréable, et s'arrêta, non loin des bords de la Marne, devant l'auberge consacrée de temps immémorial au débarquement des voyageurs. La soirée était déjà avancée et il pouvait bien être de dix à onze heures. A la clarté que projetèrent tout-à-coup les lanternes des garçons d'écurie accourus pour dételier les chevaux, on ne tarda pas à voir des-

cedre du coupé, avec des airs de mousquetaire, un jeune blondin d'environ 25 ans, vêtu avec une certaine recherche. Dès qu'il eut mis pied à terre, cet élégant cavalier prit son lorgnon d'une main et son foulard de l'autre, et après une inspection moitié complaisante, moitié sévère de ses vêtements quelque peu endommagés par la poussière de la route, il porta ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un qu'il ne trouva pas apparemment, car tout en rajustant ses gants de couleur jaune paille obligée, il se mit à lancer vers cette partie de la diligence, vulgairement connue sous le nom d'impériale et depuis peu baptisée de celui de galerie, l'apostrophe suivante :

—Eh bien ! Joseph, est-ce que vous dormez ? Que faites-vous donc là-haut ? Ne devriez-vous pas être descendu avant moi ? Vous voyez bien que j'attends.

Le domestique auquel s'adressait cette interpellation répondit avec empressement du haut de la diligence :

—Voilà, voilà, monsieur le vicomte, ce n'est pas ma faute. . .

A cet instant, un jeune homme descendait les degrés de l'échelle dont on se sert à la fois pour débâler les paquets et pour offrir aux voyageurs timides des régions supérieures une voie d'ascension, en même temps que de descente, un peu plus sûre que celle des crampons de fer et de la courroie de cuir si prestement mise en usage par les conducteurs.

—Monsieur, dit ce jeune homme au blondin qui venait d'être salué du titre pompeux de vicomte, je vous prie d'excuser votre domestique : c'est moi qui suis cause de son retard. Il fait nuit ; un accident est bientôt arrivé, et je lui ai conseillé d'attendre l'échelle comme je l'ai fait moi-même.

—Il suffit, monsieur, répliqua froidement le blondin en jetant sur son interlocuteur un de ces regards qui ne sont point assez méprisants pour qu'on croie devoir en prendre acte afin d'entamer une querelle, mais qui pourraient se traduire par ces mots : " Monsieur, un homme comme moi, nippé, vêtu, chaussé, coiffé et ganté dans le dernier goût, un homme qui descend du coupé et qui est pourvu d'un valet, n'a point affaire à un homme comme vous dont la mise est fort médiocre ; à un homme qui ne paraît jouir d'aucune espèce de valet et qui descend de l'impériale."

Après cette boutade présumée et au surplus toute mentale, le petit jeune homme aux cheveux blonds se tourna vers son domestique, qui avait eu le temps de franchir à son tour les degrés de l'échelle, et lui ayant commandé de rester près